

Préambule (2012)

Ce curieux texte écrit en Janvier-Février 1974 — c'est-à-dire fort de mon expérience passée de travail d'ouvrier en usine d'automobiles et comme justification de mon travail d'ouvrier qui commençait en usine chimique — pour le Laboratoire de Physiologie du Travail et d'Ergonomie du CNAM, les chercheurs et enseignants de ce Laboratoire, comme un seul homme, son directeur, avaient refusé ne serait-ce que de le critiquer. Son titre est inspiré de la longue introduction que J.-P. Sartre a donné à la Critique de la Raison Dialectique (Sartre, 1960). Son contenu présente ce que la littérature marxiste peut apporter de plus précis en matière d'intervention sur les conditions de travail. Ce texte commençait par une citation de Philip K. Dick, un auteur nord-américain de science-fiction, que je concluais ainsi : « Eh bien, ce texte n'est finalement qu'un appel à supprimer tous les intermédiaires entre la prière simple et l'intervention ergonomique (...). Deux moyens y sont présentés pour ceux qui voudraient répondre à cet appel : aller voir les travailleurs en lutte ; acquérir une nouvelle conception de la connaissance, [ou encore] remplacer le taylorisme en profondeur, dans sa théorie et sa pratique ». Bel optimisme ! Il s'agissait, d'après ce texte, de construire une alternative au taylorisme et, pour cela, d'user de deux moyens, (1) faire confiance à la poursuite de la révolte populaire post-68 et la faire rejoindre par les chercheurs et techniciens, (2) développer une nouvelle théorie de la connaissance. On sait ce qu'il en a été du moyen (1) : ratage complet. Mais ce ratage ne remet pas en cause l'intérêt d'une telle conjonction dans les circonstances locales et temporellement limitées où elle est possible. Restait à préciser le moyen (2), la façon dont il avait été conçu et la façon, différente en partie —à préciser—, dont il a été réalisé. C'est ce que je me suis efforcé de faire jusqu'à aujourd'hui, pour aboutir à une réussite au-delà de mes espérances, au moins pour moi-même, mais à une réussite amère au sens où cette nouvelle conception de la connaissance de l'activité humaine s'est très peu inscrite dans l'enseignement et dans la pratique de l'ergonomie industrielle et a émigré pour une grande part ailleurs. Ce texte visait aussi à susciter une discussion des principes qui guideraient la rédaction de mon futur rapport (Septembre 1974) sur les "Méthodes et critères de l'aménagement ergonomique du travail industriel. L'expérience méthodologique des équipes ergonomiques de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier" (finalement publié, voir Theureau, 1974, dont je reproduis un extrait dans le texte suivant).

L'INTERVENTION ERGONOMIQUE : QUESTION DE METHODES

Jacques Theureau
(Février 1974)

Introduction

"Son boulot, comme toujours, le barrait. Aussi, la semaine d'avant, il était allé au transmetteur du vaisseau et avait branché des circuits sur les électrodes reliées en permanence à sa glande pinéale. Les circuits avaient communiqué sa prière au transmetteur, et de là elle avait été véhiculée jusqu'au plus proche relais ; elle s'était ensuite répercutée pendant des jours à travers la galaxie, pour aboutir, il l'espérait, à l'un des mondes divins.

*Cette prière avait été simple et formulée en ces termes : "Cette saleté de boulot de contrôle de stocks me barbe. C'est trop routinier ... et puis ce vaisseau est trop grand et il y a trop de monde dessus. Je ne suis qu'une unité de réserve sans utilité. Pourriez-vous m'aider à trouver quelque chose de plus créatif et de plus stimulant ?" Il avait adressé la prière, comme de juste, à l'Intercesseur. Si elle n'était pas exaucée, il la re-adresserait cette fois au Psycho-façonneur. Mais sa prière avait été exaucée" (Philip K. Dick : *Au bout du labyrinthe*, Collection Ailleurs et Demain, R. Laffont)*

Il y avait eu intervention ergonomique. Eh bien, ce texte n'est finalement qu'un appel à supprimer tous les intermédiaires entre la prière simple et l'intervention ergonomique, donc aussi à supprimer la religion et ramener résolument Dieu sur la terre. Deux moyens essentiels y sont présentés pour ceux qui voudraient répondre à cet appel : aller voir les travailleurs en lutte ; acquérir une nouvelle conception de la connaissance. Mais pour les aborder rigoureusement, une longue introduction conceptuelle a été jugée nécessaire. D'où le plan suivant :

- . 1 - Conditions de travail et soumission réelle du travail au capital ;
- . 2 - Conditions de travail et mouvement de masse ;
- . 3 - Conditions de travail, Science, scientifiques et techniciens ;
- . 4 - Les interventions ergonomiques officielles ;
- . 5 - Pour des expériences-types ;
- . Bibliographie.

I - Conditions de travail et soumission réelle du travail au capital

Face à un malade, un médecin est "confronté à un double problème :

guérir les maladies au fur et à mesure qu'elles se présentent, ce qui peut préparer le terrain à d'autres maladies si le fonctionnement d'ensemble de l'organisme n'est pas pris en compte ;

faire en sorte que l'organisme du malade acquière santé et résistance,

à moins qu'il ne s'autocensure et ne cherche à guérir que ce qui gêne la productivité du temps de travail de son malade dans l'usine capitaliste.

Face au rapport travailleur-conditions de travail, nous sommes confrontés au même problème. Pour l'aborder, voyons d'abord de quel "organisme" il est question. Et quoi de plus respectueux des règles écrites et non écrites de la recherche scientifique, que de commencer par la bibliographie, et avant tout par celle d'une autorité en la matière : Karl Marx (1818-1883) .

Pour Marx, les conditions de travail, c'est "*non seulement les conditions objectives du procès de production, mais encore les conditions matérielles de la conservation et de l'efficacité de la*

force de travail, c'est-à-dire les moyens de subsistance", c'est-à-dire ce que nous avons coutume d'appeler, empiriquement, les conditions de vie des travailleurs. La domination du capital s'exerce en effet sur le travailleur dans la sphère de la consommation comme dans celle de la production, même si c'est sous des formes différentes. Son extension a été de pair dans les deux 'sphères : écrasement par la production de masse des formes de production précapitalistes et des consommations non capitalistes, y compris dans la culture et les loisirs. Un tel concept unitaire des conditions de travail est nécessaire à une réflexion scientifique capable de comprendre par exemple le rapport étroit entre la manif à vélo (des vélos, pas d'autos !) et la transformation des conditions de travail dans l'usine.

Cependant, nous nous en tiendrons ici à l'aspect "conditions objectives du processus de production".

Analysant le passage de la manufacture capitaliste à la grande industrie capitaliste (ou mode de production spécifiquement capitaliste), Marx écrit :

"Il y a production pour la production, production comme fin en soi, dès que le travail est soumis formellement au capital, que le but immédiat de la production est de produire le plus possible de plus-value et que la valeur d'échange du produit devient le but décisif. Mais cette tendance inhérente au rapport capitaliste ne se réalise de manière adéquate et ne devient technologiquement aussi une condition nécessaire qu'à partir du moment où est développé le mode de production spécifiquement capitaliste, autrement dit, la soumission réelle du travail au capital" (Un chapitre inédit. Ed. 10-18, p. 221)

La manufacture, ce n'est encore que "la soumission formelle du travail au capital" : la propriété privée des moyens de production qui oblige le travailleur à travailler pour le capitaliste.

La seule forme d'exploitation que connaît la manufacture, c'est la plus-value absolue. La plus-value relative, ou intensification du travail, se développe avec le mode de production spécifiquement capitaliste :

"Prolonger 'la journée de travail au-delà du temps nécessaire à l'ouvrier pour produire un équivalent de son entretien, et allouer ce surtravail au capital : voilà la production de la plus-value absolue. Elle forme la base générale du système capitaliste et le point de départ de la production de la plus-value relative. Là, la journée est divisée en deux parties, travail nécessaire et surtravail. Afin de prolonger le surtravail, le travail nécessaire est raccourci par des méthodes qui font produire l'équivalent du salaire en moins de temps. La production de plus-value absolue n'affecte que la durée du travail, la production de la plus-value relative en transforme entièrement les procédés techniques et les combinaisons sociales [(1) C'est moi qui souligne] ? Elle se développe donc avec le mode de production capitaliste proprement dit" (Capital, livre I, T. II, p. 184)

a) Quelle est la nature de ces "procédés techniques et combinaisons sociales entièrement transformées ?

Ils naissent de l'enrôlement de la Science au service du capital et de sa séparation des travailleurs.

"Originellement, l'ouvrier vend au capital sa force de travail, parce que les moyens matériels de la production lui manquent. Maintenant sa force de travail refuse tout service sérieux si elle n'est pas vendue. Pour pouvoir fonctionner, il lui faut ce milieu social qui n'existe que dans l'atelier du capitaliste. (. . .) Les connaissances, l'intelligence et la volonté que la paysan et l'artisan indépendants déploient, sur une petite échelle, à peu près comme le sauvage pratique

tout l'art de la guerre sous forme de ruse personnelle, ne sont désormais requises que pour l'ensemble de l'atelier. Les puissances intellectuelles de la production se développent d'un seul côté parce qu'elles disparaissent sur tous les autres. Ce que les ouvriers parcellaires perdent se concentre en face d'eux dans le capital. Cette scission commence à poindre dans la coopération simple (. . .) ; elle s'achève enfin dans la grande industrie, qui fait de la science une force productive indépendante du travail et l'enrôle au service du capital "

" La mécanique achève enfin, comme nous l'avons déjà indiqué, la séparation entre le travail manuel et les puissances intellectuelles de la production qu'elle transforme en pouvoirs du capital sur le travail. L'habileté de l'ouvrier apparaît chétive devant la science prodigieuse, les énormes forces naturelles, la grandeur du travail social, incorporées au système mécanique, qui constituent la puissance du Maître". (Le Capital, Livre I, T. II, p. 105)

La Science au service du capital, c'est l'ouvrier qui n'a rien face au patron qui a tout, mais ce n'est pas seulement cela. C'est surtout la matérialisation de cette science dans une technologie tournée vers l'écrasement du travailleur.

"L'activité de l'ouvrier, réduite à une pure abstraction, est déterminée en tous sens par le mouvement d'ensemble des machines ; l'inverse n'est plus vrai. La science contraint, de par leur construction, les éléments inanimés de la machine à fonctionner en automates utiles. Cette science n'existe donc plus dans le cerveau des travailleurs : au travers de la machine, elle agit plutôt sur eux comme une force étrangère, comme la puissance même de la machine (. . .) Dès lors, le procès de production cesse d'être un procès de travail, au sens où le travail en constituerait l'unité dominante. Aux nombreux points du système mécanique, le travail n'apparaît plus que comme être conscient, sous la forme de quelques travailleurs vivants. Éparpillés, soumis au processus d'ensemble de la machinerie, ils ne forment plus qu'un élément du système, dont l'unité ne réside pas dans les travailleurs vivants, mais dans la machine vivante (active) qui, par rapport à l'activité isolée et insignifiante du travail vivant, apparaît comme organisme gigantesque" (Marx : Fondements de la critique de l'Économie Politique, Ed. Anthropos, T. II, p. 211)

En jargon d'ergonomiste : "le système homme-machine est infiniment dissymétrique". Parler de système homme-machine aujourd'hui signale un problème mais revient à tenir pour acquise la soumission de l'homme - travailleur au système de machines et au but qui est assigné à l'ensemble : la production de profit. L'"homme" dont il est question est en fait rigoureusement "un bouche-trou dans un système de machines construit pour le pressurer". Faire passer cette "fonction bouche-trou" pour l'"Homme", c'est une mauvaise farce.

Marx ajoute évidemment :

"Même si la machine est la forme la plus adéquate de la valeur d'usage du capital fixe, il ne s'ensuit nullement que sa subordination aux rapports sociaux capitalistes représente le mode de production le plus adéquat et le meilleur pour son utilisation. On sait que le temps de travail - simple quantité de travail - est, pour le capital, le seul principe déterminant. Or le travail immédiat et sa quantité cessent à présent d'être l'élément déterminant de la production et donc de la création des valeurs d'usage. En effet, il est réduit, quantitativement, à un rôle certes indispensable, mais subalterne en égard à l'activité scientifique générale, à l'application technologique des sciences naturelles et à la force productive qui découle de l'organisation sociale de l'ensemble de la production - autant de dons naturels du travail social, encore qu'il s'agisse de produits historiques. C'est ainsi que le capital, comme force dominante de la production, œuvre lui-même à sa dissolution". (Marx, Fondements de la critique de l'Économie Politique, Ed. Anthropol. - T. II — p. 215)

La machine, en soi, n'est pas capitaliste, mais il y a des choix techniques (on ne peut même plus parler de choix tellement ceux 'qui les font ont intériorisé les besoins du capital) qui le sont :

- Tout ce qui subordonne le travailleur au moyen de travail, à sa marche uniforme, à sa cadence, à sa pollution, lui use la santé et l'abrutit de fatigue ;
- Tout ce qui rend le travail idiot et vise à faire de l'ouvrier un idiot et à le séparer de son semblable.

En résumé, tout ce qui divise le travail et le subordonne à l'unité toute puissante de la machinerie. Marx déclare brutalement : "La subdivision du travail est l'assassinat d'un peuple". Faut-il prendre cela à la lettre ? Ou bien est-ce de la polémique unilatérale et faut-il alors se plonger dans une analyse jésuitique des bons et des mauvais côtés de la division du travail ?

La réponse, c'est : "A la lettre" Pourquoi ? "Parce que les bons côtés n'existent pas".

Les bons côtés affirmés, c'est que grâce à la parcellisation du travail, chaque travailleur individuel et le "travailleur collectif" dans son ensemble deviendraient plus productifs.

A. Gorz répond très justement :

"Ces explications apparemment objectives n'ont toutefois qu'une portée limitée : elles valent dans le cadre de l'exploitation capitaliste du travail aliéné ; et même dans ce cadre là elles ne sont pas généralement vraies. En fait les techniques extensives de production n'ont pas été la cause de la division parcellaire du travail. Comme le montre un économiste américain (Stephen Marglin : What do bosses do ? The origin and fonctions of hierarchy in capitalist production), ce serait plutôt l'inverse : dès le départ, les patrons capitalistes ont d'abord recherché le maximum de pouvoir et de contrôle sur le travail salarié ; "le processus de travail a été organisé dans ce but et les techniques de production ont été déterminées et façonnées en conséquence. On dira peut-être que la maximisation du contrôle était la condition de la maximisation de l'exploitation et donc de la maximisation de la productivité physique du travail. En réalité, si la première affirmation est évidente, la fausseté de la seconde est démontrable : le type de contrôle et de discipline qui permet d'extorquer à l'ouvrier le maximum de surtravail n'est que rarement compatible avec le genre d'organisation du travail qui permet de produire "le maximum de biens physiques avec le minimum de fatigue humaine". (A. Gorz, Technique, Techniciens et lutte des classes).

Voilà pour les "procédés techniques" de la grande industrie capitaliste. Quelles en sont les "combinaisons sociales" ? Elles sont les conséquences de l'intégration de la science au capital. À l'intérieur de la manufacture, le capitaliste n'avait que des fonctions de police qu'il pouvait déléguer à d'autres. A l'intérieur de la grande usine capitaliste, il y a intégration des fonctions de police et des fonctions techniques.

"L'homme de science et l'ouvrier productif sont complètement séparés, et la science, au lieu d'augmenter entre les mains de l'ouvrier, les forces productives de celui-ci et de l'en faire profiter, est presque partout dirigée contre lui. Le savoir est un instrument qui peut se séparer du travail et même lui être opposé" (Le Capital, I - Chap. XII).

"La subordination technique de l'ouvrier à la marche uniforme du moyen de travail et la composition particulière du corps de travail, faite d'individus d'âge et de sexe différents, créent une discipline toute militaire qui devient le régime complet des fabriques et développe dans toute leur ampleur, le travail déjà mentionné de surveillants et la distinction des ouvriers en travailleurs et surveillants, en soldats et sous-officiers de l'industrie (. . .). Jetant aux orties la division des pouvoirs d'ailleurs si prônée par la bourgeoisie et le système représentatif dont elle raffole, Le capitaliste formule en législateur privé et d'après son bon plaisir, son pouvoir autocratique sur ses bras dans son code de fabrique." (Le Capital, I, Chap. XIII, § 4)

"Le travail de surveillance et de direction (. . .) possède une double nature. D'une part, dans tous les travaux pour lesquels beaucoup d'individus coopèrent, la connexion générale et l'unité du procès s'expriment nécessairement dans une volonté directrice, dans des fonctions qui ne concernent pas les travaux partiels, mais l'activité globale de l'atelier, comme c'est le cas pour un chef d'orchestre . Il s'agit là d'un travail productif qui doit être accompli dans tout système combiné de production. D'autre part, abstraction faite du secteur commercial, ce travail de surveillance est nécessaire dans tous les modes de production qui reposent sur l'opposition entre l'ouvrier, en tant que producteur direct et le propriétaire des moyens de production. Plus cette opposition est grande, plus important est le rôle que joue le travail de surveillance". (Livre III - T. II - p. 47)

Le savoir scientifique et technique, c'est du pouvoir. Sa répartition dans l'usine est un aspect fondamental de la répartition du pouvoir despotique :

- Le moins possible pour les travailleurs afin qu'ils soient les plus facilement interchangeables et qu'ils ne puissent en user pour "fainéanter" (Taylor) ou comme moyen de pression.

- Un savoir judicieusement divisé au-dessus afin d'assurer le plus solidement possible la domination du capital sur l'ensemble, et tourné intégralement contre les travailleurs.

Finalement, la hiérarchie de l'usine capitaliste, c'est la répartition parallèle des pouvoirs de savoir et des pouvoirs de police, recoupée tout en haut par la répartition du capital. Voilà le squelette des "combinaisons sociales" de la grande industrie capitaliste.

Et pour cimenter tout cela, une idéologie servile : il y a ceux qui mettent la main à la pâte et ceux qui pensent, les crétins en bas âge destinés à obéir, pour lesquels la contrainte est nécessaire ("working under pressure") et les malins destinés à commander. Pour décrire cette idéologie, Marx cite Aristote, le philosophe de l'époque esclavagiste. Sa formule synthétique peut s'énoncer très simplement : "L'ouvrier est un con".

b) Le Taylorisme

Le Taylorisme a produit un bond considérable dans la soumission réelle du travail au capital, dans l'intégration des fonctions de savoir et des fonctions de police dans la grande industrie capitaliste. Tourné vers la production de plus-value relative, l'intensification du travail, il prend naissance et se répand dans le monde capitaliste développé au fur et à mesure des victoires du mouvement ouvrier relatives à la limitation de la journée de travail. Les "*Principles of Scientific Management*" (1911) tirés de la pratique d'un jaune ayant grimpé un par un les échelons de la hiérarchie de l'usine capitaliste, mérite d'être le manuel de base de quiconque s'intéresse aux conditions de travail : le petit livre jaune du management industriel. Ses deux principes de bases sont :

- L'ouvrier idéal est un con. Il faut arracher toutes les connaissances, savoir-faire, qui restent en propre aux ouvriers individuels CAR c'est un pouvoir : celui de "fainéanter".

- Il faut multiplier "le personnel lié à la direction" afin que, grâce à des outils d'observation du travail extérieur au travailleur (chrono, caméra, etc.) et une expérimentation scientifique, elle aussi extérieure au travailleur, il puisse intégrer systématiquement technique et police dans des créations originales :

- le travail à la tâche ;

- la chaîne.

Ces deux principes de base passés dans les faits, peut être mis en œuvre le troisième principe, celui de la manipulation sans entraves des travailleurs par sélection plus formation (plus rigoureusement adaptation), plus contrôle technico-policier constant au poste de travail.

Si l'on ajoute que Taylor insiste pour que la mise en œuvre de ces principes se fasse dans le cadre d'un échange avec les travailleurs : gains de productivité contre augmentation de salaire, donc possibilité de consommer plus de biens produits par le capitalisme, on voit que c'est une véritable théorie générale de l'aménagement des conditions de travail capitalistes. c'est-à-dire des conditions objectives du procès de production et des conditions de vie des travailleurs.

Sa force, c'est que le Taylorisme systématise les lois "naturelles" du développement des conditions de travail du "mode de production spécifiquement capitaliste". Comme la base de toute l'organisation de l'usine capitaliste, c'est l'atelier, toutes les théories de l'organisation des entreprises jusqu'à nos jours sont tayloristes, même lorsqu'elles se présentent comme des corrections du Taylorisme.

c) Le problème des conditions de travail

Le problème des conditions de travail, c'est de liquider le Taylorisme, pas quelques fragments qu'on ferait passer pour le tout, mais TOUT LE TAYLORISME. C'est de mettre fin à la séparation réelle travailleurs-moyens de travail. Mettre fin à la séparation formelle, c'est-à-dire à la propriété privée des moyens de production, peut en être une condition favorable, mais peut aussi entretenir des illusions négatives. Cela veut dire, nécessairement pour les travailleurs, se réapproprier de façon critique la Science et la technique, et pour cela, balayer l'idéologie servile et développer leur initiative : oser penser, systématiser toutes les idées sur les conditions de travail issues de leur pratique. Cela veut dire aussi, nécessairement, en enlever le monopole à ceux qui l'ont : la hiérarchie de l'usine capitaliste. Celle-ci est d'ailleurs minée de contradictions :

- À propos du travail de surveillance, Marx écrivait :

"(. . .) d'une part [il] tendait de plus en plus vers son niveau et son prix de marché déterminés, comme tout autre salaire d'ailleurs, du fait de la constitution d'une classe nombreuse de directeurs industriels et commerciaux ; et que, d'autre part, ce salaire diminuant de plus en plus comme n'importe quel travail qualifié, étant donné le développement général entraînant l'abaissement des frais de production d'une force de travail spécialement formée" (Le Capital, Livre III, T. II, p. 53)

- D'autre part l'imbrication même du travail productif (au sens productif de plus-value pour le capitaliste) et du travail de surveillance n'est pas sans contradictions, comme on peut le voir, concrètement, dans la France d'aujourd'hui.

Mettre fin à la séparation réelle travailleur - moyen de travail, c'est instaurer un contrôle des travailleurs sur leurs conditions de travail qui dépasse celui qu'en avait l'artisan (voir Cazamian, *Facteurs sociaux en Ergonomie*). C'est la condition d'un organisme sain et résistant : "Mangez de la salade, vous ne serez jamais malade".

La compréhension de cette condition est nécessaire pour aborder toute maladie partielle, pour que les solutions employées pour sa guérison ne préparent pas le terrain à des maladies plus graves, à un organisme plus débile. Avis aux ergonomes !

d) Les illusions engendrées par la soumission réelle du travail au capital, base de la "Théorie des forces productives"

Comme on le voit, le problème des conditions de travail dans la grande industrie capitaliste peut se formuler très simplement, et l'a même été, en fait, depuis longtemps. La condition d'un organisme sain qui a été dégagée n'apparaît pas à partir d'un certain niveau de développement de la grande industrie mais dès l'établissement du Mode de production spécifiquement capitaliste. De même, que les crimes du capital contre les travailleurs ne sont pas imputables à une "accumulation primitive", mais au capital lui-même. Ce qui est vrai par contre, c'est que la conscience de cette condition peut prendre de plus en plus de force au fur et à mesure du développement historique des contradictions du Mode de production capitaliste et de la lutte ouvrière. Et encore, cela ne va pas tout seul, car la grande industrie capitaliste, elle-même, engendre directement tous les jours des illusions qui doublent l'idéologie servile.

Marx a donné une grande importance dans ses recherches, à la mise en évidence de ces illusions.

Dans un "Chapitre inédit du Capital", il écrit sous le titre « *J - Mystification du capital etc...* » :

A l'instar de ce qui se passe dans l'argent où le caractère général du travail créateur de valeur apparaît comme la propriété d'une chose, toutes les forces de production sociales du travail se présentent comme forces productives et propriétés immanentes du capital, du fait qu'au sein du procès de production, le travail vivant est déjà incorporé au capital. C'est ce qui apparaît d'autant plus que :

1°) Si c'est à l'ouvrier particulier qu'appartient le travail qui est manifestation et effort de sa force de travail, c'est au capitaliste qu'appartient le travail qu'il objective dans un produit, sans parler de ce qu'en outre toute la combinaison sociale au sein de laquelle les forces de travail particulières opèrent comme tel ou tel organe de l'ensemble de la force de travail constituant l'atelier, n'appartient pas aux ouvriers mais leur fait face et s'impose à eux comme arrangement capitaliste.

2°) Ces forces de production sociales du travail ou forces productives du travail social ne se développent historiquement qu'avec le mode de production spécifiquement capitaliste, ce qui les fait apparaître comme immanentes au système capitaliste et inséparables de lui.

3°) Avec le développement du mode de production capitaliste, les conditions objectives du travail changent de forme par suite de leur dimension croissante et des économies effectuées dans leur emploi (sans parler de ce que les instruments de travail changent complètement de forme avec le machinisme, etc.), non seulement la combinaison du travail, mais encore le caractère social des conditions de travail — parmi lesquelles il faut compter entre autres, la forme qu'elles acquièrent dans la machinerie et le capital fixe quel qu'il soit — semblent être absolument autonomes et distincts des ouvriers, un mode d'existence du capital ; ainsi, il semble qu'il soit arrangé par le capitaliste, indépendamment des ouvriers. Mais plus encore que le caractère social de leur propre travail, le caractère des conditions de production, devenues collectives, apparaissent comme capitalistes, indépendamment des ouvriers" (Ed. 10-18 - p. 246).

Et, plus loin :

"La science, produit intellectuel général du développement de la société paraît, elle aussi, directement incorporée au capital, et son application au procès de production matériel indépendante du savoir et de la capacité de l'ouvrier individuel : le développement général de la société, étant exploité par le capital grâce au travail et agissant sur le travail comme force productive du capital, apparaît comme le développement même du capital, et ce d'autant plus que, pour le plus grand nombre, la capacité de travail est vidée de sa substance. (Ed. 10-18, p. 249)

Autrement dit, l'incorporation de la science au capital dans le mode de production spécifiquement capitaliste, fait apparaître le travail vivant comme dérisoire devant la machinerie et la science, et celles-ci comme indépendantes du travail vivant. C'est l'illusion que "la richesse véritable", ce n'est pas, contrairement à ce qu'affirme Marx, le "développement de la force productive de tous les individus", mais le développement du capital. Cette illusion est constamment révélée comme telle par l'initiative des masses populaires, par exemple par le peuple vietnamien face à la technologie de l'impérialisme américain, mais réapparaît constamment sous de nouvelles formes sur la base de la grande industrie capitaliste, de la soumission réelle du travail au capital.

Du fait que, dans les conditions normales de la production capitaliste, "pour pouvoir fonctionner, il faut à l'ouvrier ce milieu social qui n'existe plus que dans l'atelier capitaliste", naît l'illusion connexe du caractère nécessaire de ce milieu social, de ses "procédés techniques et combinaisons sociales". Cette illusion est aujourd'hui renforcée considérablement par le fait que des pays qui se nomment socialistes développent dans les usines les mêmes "procédés techniques et combinaisons sociales". D'où l'illusion d'un progrès social possible par le progrès de l'intégration de la science à l'industrie capitaliste et de la production de machinerie. Marx écrit à propos de la production :

"Le procès de production capitaliste reproduit donc de lui-même la séparation entre travailleur et conditions de travail. Il reproduit et éternise par cela même les conditions qui forcent l'ouvrier à se vendre pour vivre, et mettent le capitaliste en état de l'acheter pour s'enrichir (...). Le procès de production capitaliste considéré dans sa continuité, ou comme reproduction, ne produit donc pas seulement marchandise ni seulement plus-value, il produit et éternise de rapport social entre capitaliste et salarié" (Capital, Livre I – T. III, p. 19)

Cette reproduction des rapports de classe "est un résultat plus important de ce procès que n'en sont les produits matériels".

On pourrait écrire la même chose à propos de la production de machinerie et de la production de Science appliquée à l'industrie.

Ces illusions sont mises en forme par les idéologues réformistes bourgeois, en une théorie : la théorie des forces productives. Cette théorie appliquée au problème des conditions de travail dans les pays capitalistes développés, c'est l'éternisation de la soumission réelle du travail au capital par l'adaptation des conditions de travail aux forces productives de notre temps. Comme dit cet ergonomiste soviétique :

"L'expérience des pays de haut développement technologique montre que sous les conditions de la révolution scientifique et technique, les "Human factors" sont une source importante d'augmentation de la production". (Problèmes méthodologiques en Ergonomie U.R.S.S.)

Cette théorie réciproquement empêche de comprendre pourquoi, avec des bricolages techniques et des acrobaties incroyables, une machinerie qui va du plus ancien au plus moderne, il y a si peu d'accidents dans les chantiers de construction chinois.

II - Conditions de travail et mouvement de masse

"La transformation par la division du travail, des puissances (conditions) personnelles en puissances objectives ne peut être supprimée (...) que par le fait que les individus se subordonnent de nouveau ces puissances objectives et suppriment la division du travail (...). La

communauté apparente où les individus s'unissaient jusqu'ici s'autonomisait constamment vis à vis d'eux et était en même temps comme union d'une classe en face d'une autre, non seulement une communauté absolument illusoire, mais encore une nouvelle entrave pour la classe dominée. Dans la véritable communauté, les individus acquièrent leur liberté, dans et par leur association" (Marx, *L'idéologie Allemande*, Œuvres philosophiques, Ed. Costes, T. VI, p. 255, p. 226)

Qu'est-ce qui est aujourd'hui l'embryon de cette véritable communauté ? : les mouvements de masse réels, c'est-à-dire où existent initiative des masses et démocratie.

C'est lorsque les travailleurs constituent cette véritable communauté et rompent avec la communauté illusoire qu'ils produisent des idées nouvelles et les mettent en pratique pour adapter le travail à la véritable communauté et pas à cet "homme" défini par sa place dans la communauté illusoire, un dispositif anti-homme.

L'arrêt ou la réduction du rythme des machines donne alors aux travailleurs le temps et les conditions pour penser. La révolte, comprimée si longtemps, enfin éclatée, fait sauter toute l'oppression de la pensée produite par l'usine capitaliste.

Le travailleur individuel, en dehors des mouvements de masse, tire des idées de sa pratique sociale concernant ses conditions de travail, mais dispersées et soumises à la communauté illusoire. La communauté en lutte a les moyens de synthétiser elle-même, sans le secours d'un sociologue spécialiste de l'enquête, des idées hors de l'emprise de la communauté illusoire. Elle est capable d'assimiler les idées justes venues d'autres couches sociales, d'autres pratiques sociales, comme celles, par exemple, ... d'ergonomes !

C'est pourquoi, vouloir définir une stratégie et une tactique sur les conditions de travail qui ne correspondent pas aux besoins du patronat, en dehors des communautés ouvrières en lutte, est une gageure qui oblige à éliminer des problèmes cruciaux posés par la réalité, comme par exemple le rapport conditions de travail - organisation du travail ou enrichissement des tâches. Et une gageure triste car hantée par la peur constante de la récupération par le patronat ! Au lieu de réfléchir négativement en se posant constamment la question "Est-ce récupérable ?", pourquoi ne pas réfléchir positivement sur la question "Qu'est ce qui peut aider à l'approfondissement de la pratique et de la réflexion des communautés ouvrières en lutte ?" et se donner les moyens de cette réflexion : aller les voir ! On peut se demander aussi ce que peut signifier le concept de demande sociale en dehors d'une demande produite par un mouvement de masse.

La communauté ouvrière en lutte qui a été le plus loin depuis 1968 dans la contestation pratique de l'usine capitaliste, c'est celle de Lip. Eh oui, il faut encore en parler, car, comme la Commune, elle n'est pas morte !

Le mouvement des Lips pose dans tous ses aspects le problème des conditions de travail :

1°) La démocratie gagnée dans la production : le contrôle des cadences qui "était essentiel pour les travailleurs, pour que progressivement ils prennent en main leur grève et aussi, disposent du temps nécessaire à réfléchir tout en étant payés" (*Les Lips*, Ed. Stock).

2°) La séquestration de ceux qui savent et manipulent et la confiscation par la communauté ouvrière des dossiers secrets du plan de liquidation de l'usine.

3°) Le refus de la logique capitaliste, de la libre disposition par le capital des moyens de travail : "Ce n'est pas une question d'indemnités de licenciement mais de "Pas de démantèlement, Pas de licenciement"".

4°) La libération de l'idéologie servile "l'ouvrier est un con, il a besoin de cadres pour travailler" par l'application du mot d'ordre "on produit, on vend"

5°) La reconstitution d'une véritable communauté comprenant ouvriers, employés, techniciens, cadres du 2ème collège et même quelques cadres du 1er collège. Une autre organisation du travail est définie, dans laquelle chacun participe selon ses aspirations l'horloger devient gérant de cantine, l'ouvrière vendeuse, etc. Des commissions (popularisation - cantine - accueil - visite – production – autodéfense) permettent la démocratie dans toute cette nouvelle organisation du travail. Dans la production s'instaurent des embryons de rotation et de changement du mode d'exécution des tâches, et évidemment un "rythme ouvrier".

6°) L'usine maison de verre : les travailleurs de Lip écoutent de façon critique toutes les idées venues d'autres travailleurs ou d'autres couches sociales.

7°) C'est enfin, après l'agression des CRS, l'affirmation que l'usine n'est pas là où sont les machines, mais là où est la communauté ouvrière, et la continuation de la production dans des ateliers dispersés clandestins.

Fini le "respect de l'outil de travail". Non pas que les Lips aient cassé leurs machine — au contraire, jamais elles n'ont été si bien entretenues —, mais ils en ont pris la libre disposition. Et ce n'est pas terminé : les Lips mènent actuellement la contestation de la formation professionnelle qui leur est dispensée, en faisant comme les lycéens, des contre-cours !

En 1921, faisant le bilan du mouvement des Conseils d'usine de Turin, Antonio Gramsci pouvait écrire :

"Pour le travailleur isolé "objectif" veut dire la rencontre des exigences du développement technique avec les intérêts de la classe dominante. Mais cette rencontre, cette unité, entre le développement technique et les intérêts de la classe dominante ne sont qu'une phase historique du développement de l'industrie et elles doivent être conçues comme transitoires. Ce lien peut disparaître ; non seulement l'exigence technique peut être conçue de façon concrète indépendamment des intérêts de la classe dominante, mais elle peut être unie aux intérêts de la classe qui est encore subalterne. Qu'une telle "scission", qu'une nouvelle synthèse, soient historiquement mûres, cela est démontré de façon décisive par le fait même qu'un tel processus est compris par la classe subalterne".

Les conseils d'usine de Turin, rassemblant des travailleurs élus par atelier et équipe révocables à tout moment, avaient en effet pris en main le contrôle du personnel technique, la lutte avec la direction pour les droits et libertés, le contrôle de la production et des opérations financières. Ils chassèrent les mouchards et nouèrent des rapports avec les techniciens et employés pour obtenir des informations d'ordre industriel et financier.

Le mouvement des Conseils de Turin a pu être isolé par la bourgeoisie italienne, avec l'aide du Parti Socialiste Italien.

En France, aujourd'hui, les conditions sont mûres pour quelque chose de plus grandiose, car se conjoignent :

- La contestation de l'usine capitaliste par le mouvement des O.S. de 1971 à Lip et aux Houillères de Lorraine, le refus du travail tel qu'il est par une grande partie de la jeunesse,
- La crise du savoir depuis 68. Une partie de ses porteurs s'est révoltée.
- La remise en cause par les faits (crise du pétrole) du fameux progrès des forces productives.

Lip n'a pu être isolé.

Les scientifiques et techniciens ayant un rapport avec les conditions de travail prendront-ils part à ce mouvement, passeront-ils à côté ou y seront-ils opposés Voilà une question passionnante et utile à examiner.

III - Conditions de travail, Science, Scientifiques et Techniciens

*Le "travail intellectuel" qui la qualifie, la nouvelle classe moyenne peut directement le découvrir comme abus de pouvoir et pouvoir de l'abus . . . "pouvoirs du capital sur le travail", non pas travail intellectuel mais travail de séparation, de ségrégation, perversion de l'intelligence : "Cette division infecte non seulement la sphère économique mais encore toutes les autres sphères sociales...". Dans et hors de l'usine, "JE NE VEUX PAS MOURIR IDIOT" tend à devenir le mot de passe d'une alliance subversive" (A. Glucksmann, *Nous ne sommes pas tous des prolétaires*, Temps Modernes, Février 1974)*

Dans l'usine capitaliste, il y a effectivement des techniciens, médecins du travail, cadres, etc. qui en ont assez. La contestation du savoir qui se développe depuis 1968 crée une situation excellente pour une alliance subversive des ouvriers et des "intellectuels". Mais pour que cette alliance se développe, il faut que se développe la théorie de la connaissance adéquate.

Expliquons-nous : L'ouvrier, quand il produit des "choses" dans une usine capitaliste, assure la reproduction des rapports de classe : "c'est un résultat plus important, de ce procès, que n'en sont les produits matériels". Il en est de même pour la production de connaissances et leur transmission dans le circuit officiel, selon la théorie officielle (c'est-à-dire, mise en pratique dans les institutions et enseignée dans l'école capitaliste). Toute cette théorie de la connaissance repose sur la séparation de la science d'avec les travailleurs. Toute développement de la compétence y présuppose l'incompétence de l'ouvrier et 'vise à la renforcer.

Le modèle officiel du scientifique est aujourd'hui fait de la survivance d'un modèle précapitaliste : une élite qui a le temps car les esclaves ou serfs travaillent pour elle, et d'un modèle spécifiquement capitaliste : Laboratoire + Université + Bibliothèque = Centre de la production de connaissances scientifiques, ayant un rapport d'extériorité, de temps en temps, avec la pratique de production (même si le laboratoire appartient directement à l'usine capitaliste) .

Le langage qu'il développe est constamment en divorce avec celui du peuple, c'est même, souvent, la seule fonction des dites recherches scientifiques : produire des "banalités pertinentes" (Faverge).

Pour assurer son hégémonie sur le peuple dans le cadre de l'idéologie "l'ouvrier est un con" il accole l'étiquette de "scientifique" aux connaissances qu'il produit et de "non scientifique" à celles que produit le peuple. Le Taylorisme ou l'Ergonomie sont dits "scientifiques", l'organisation d'une grève est "non scientifique". L'ergonome qui conçoit un siège plus confortable que le précédent est un savant, l'ouvrier qui invente une façon astucieuse de moins se fatiguer est un fainéant. Qu'est ce, en effet, d'autre, qui crée la scientificité de nombreuses connaissances produites par des scientifiques :

— La méthode expérimentale ? Sûrement pas, c'est l'empirisme

le plus lamentable qui règne en maître chez les scientifiques. Les études expérimentales sont souvent de tels bricolages, qu'on ne peut se fier à personne pour la validité.

La méthode expérimentale, le peuple la pratique aussi. Ses principes en sont très simples ; pour les appliquer, il suffit d'avoir un peu de temps devant soi.

A. Gorz peut dire très justement :

'Notre société dénie l'étiquette de science et de scientifique aux connaissances, capacités et qualifications qui, non intégrées dans les rapports de production capitaliste, sont sans valeur et

sans utilité pour le capitalisme et, pour cette raison, ne font pas l'objet d'un enseignement formel dans le cadre du système institutionnel de formation"

Et pour que le scientifique puisse être décidément le plus heureux des hommes, qu'il puisse faire partie de l'élite sans risques de titillements moraux, a été produite sur mesure l'idéologie "la science est bonne en soi" ou mieux, "la science est bonne en soi ; c'est l'application qui peut en être mauvaise. Mais ... ce n'est pas de notre ressort, à nous, scientifiques".

Pas de chance, dans le mode de production capitaliste, il n'y a ni bonne production, ni bon enseignement, ni bonne application de la science. Même, production, enseignement, application sont très interdépendants. La réalité parfois brise les plus beaux rêves.

Pour le développement de l'alliance subversive ouvriers-intellectuels, il faut une autre théorie de la connaissance, capable d'aider les travailleurs à tirer quelque chose de leur pratique qui en retour serve leur pratique, de ne pas reproduire des élites avec leur langage spécial.

Mao Tse Toung a développé une telle théorie de la connaissance qu'on peut schématiser sous la forme d'une spirale infinie : pratique sociale →1→ connaissance sensible →2→ connaissance rationnelle →3→ pratique sociale ...

Explicitons la signification des 3 moments du processus :

MOMENT 1 : C'est la réaffirmation de la thèse V sur Feuerbach de Marx :

"Feuerbach, que ne satisfait pas la pensée abstraite en appelle à l'intuition sensible, mais il ne considère pas le monde sensible en tant qu'activité pratique concrète de l'homme"

Ce moment 1 est totalement inexistant dans la théorie "officielle" de la connaissance scientifique. Considérer la connaissance sensible comme sans rapport avec la pratique sociale, c'est l'affirmation du monopole de la connaissance sensible extérieure, développée par tous les outils et méthodes d'observation possibles.

C'est la justification du fait que la "science du travail" part de l'observation du travail extérieure au travailleur.

En fait, c'est affirmer que la seule pratique sociale productrice de connaissances scientifiques sur le travail, c'est celle du "scientifique" extérieur au travailleur. Toute la "science du travail" de Taylor à l'Ergonomie s'est préoccupée de créer des outils développant la connaissance sensible extérieure, et pas de créer des outils permettant de développer la connaissance sensible des travailleurs eux-mêmes.

Cela voile totalement les limites étroites de la pratique sociale des "scientifiques du travail" :

- l'incapacité à prendre en compte toute la réalité du travail ;
- la position de classe, dans la sphère du capital, du "scientifique".

MOMENT 2 : *"La théorie se fonde sur la pratique et, à son tour, sert la pratique. La vérité d'une connaissance ou d'une théorie est déterminée non par une application subjective, mais par les résultats objectifs de la pratique sociale"*

Le critère de la vérité, ce n'est pas l'"objectivité", mais : est ce que cela sert la pratique sociale des travailleurs, le développement de leur initiative de transformation de leur vie et du monde ?

L'affirmation de ce critère souverain de la pratique sociale permet une critique réelle par les travailleurs des "connaissances scientifiques", en particulier de l'ergonomie.

MOMENTS 1 & 3 : Une connaissance n'est qu'un moment fugitif entre deux pratiques sociales qui sont très liées.

Pour rire un peu, citons la préface de H. le Chatelier de l'Institut au "*Moteur humain*" de Jules Amar :

"Il y a d'autre part, une difficulté très sérieuse à déterminer exactement le degré de fatigue des ouvriers. (...) Un exemple emprunté aux recherches mêmes de Mr Jules Amar montrera la nature de cette difficulté. Voulant étudier de façon précise la fatigue produite chez l'Homme par le transport des fardeaux, et ne voulant pas se contenter des déclarations sujettes à caution du patient, il se traça le programme suivant : faire exécuter à un même ouvrier, tous les jours, pendant un certain temps, le même travail en lui fournissant une ration alimentaire d'entretien appropriée à son travail, puis suivre d'un jour à l'autre les variations de son poids, la fatigue causée par un excès de travail étant accusée par une diminution de poids. N'ayant pu trouver en France dès sujets d'expérience qui consentissent à s'astreindre à la monotonie d'existence qui leur était imposée, il dut se transporter au nord de l'Afrique pour recruter des portefaix présentant sans doute, comme le dit Taylor, "le tempérament physique et moral du bœuf".

Eh bien, je crois qu'avec une telle pratique sociale en amont, la pratique sociale en aval risquait peu d'être bénéfique aux travailleurs.

La soumission de la connaissance à la pratique sociale, c'est aussi la remise en cause de la Taylorisation de la science, et son remplacement par une bonne interdisciplinarité.

C'est aussi, nécessairement, la prise en compte des contradictions dans la réalité, dans laquelle la science officielle est, osons le dire, mal à l'aise.

C'est aussi le déplacement du centre de la connaissance rationnelle du laboratoire à l'atelier.

MOMENT 2 : Tout le monde pense et fabrique de la connaissance rationnelle à différents degrés, et pas seulement les scientifiques brevetés S.G.D.G. Comme l'écrit Gramsci :

"Peut-on trouver un critère unitaire pour caractériser également toutes les activités intellectuelles, diverses et disparates, et en même temps pour distinguer celles-ci, et de façon essentielle, des autres groupements sociaux. L'erreur de méthode la plus répandue me paraît être d'avoir recherché ce critère de distinction dans ce qui est intrinsèque aux activités intellectuelles et non pas dans l'ensemble du système de rapports dans lequel ces activités (et par conséquent les groupes qui les personnifient) viennent à se trouver au sein du complexe général des rapports sociaux. On pourrait dire que tous les hommes sent des intellectuels, mais tous les hommes n'exercent pas dans la société la fonction d'intellectuel. De même, il peut arriver à un certain moment, à tout le monde, de faire frir deux œufs ou de reprendre un accroc à sa veste sans qu'on puisse dire peur autant que tout le monde est cuisinier ou tailleur" (Gramsci A., Œuvres choisies, p. 432-433)

La connaissance est le fait de toute l'humanité. Cela met en évidence les limites sociales imposées par la grande industrie capitaliste au développement des connaissances humaines : 1 a le droit de penser mal, pour 10 qui n'y ont pas droit.

Tout le problème du développement de la connaissance, c'est alors de faire en sorte que tous puissent systématiser les idées qu'ils tirent de leurs pratiques sociales partielles et dispersées.

Cette théorie de la connaissance n'est pas une théorie de la reproduction des "combinaisons sociales" de la "soumission réelle du travail au capital", mais comme dit Mao Tse Toung :

"La philosophie marxiste — le matérialisme dialectique — a deux particularités évidentes. La première, c'est son caractère de classe : elle affirme ouvertement que le matérialisme dialectique sert le prolétariat ; la seconde, c'est son caractère pratique" (Mao Tse Toung, De la Pratique)

Et son application à la prétention de produire des connaissances . . . scientifiques !

En conclusion, s'ils ne veulent pas "mourir idiots", les scientifiques du travail et techniciens doivent soumettre leurs connaissances à la critique des masses ouvrières et acquérir une nouvelle théorie de la connaissance. Ainsi ils auront la double satisfaction de ne pas mourir idiots et de restituer aux travailleurs le savoir qui leur a été systématiquement arraché ou qui s'est développé dans des laboratoires grâce à leur sueur.

C'est du "Populisme" qu'il nous faut chez les scientifiques et techniciens, mais populisme scientifique", c'est-à-dire instruit par une nouvelle théorie de la connaissance.

Remarque 1 : Quand j'écris "soumettre leurs connaissances à la critique des masses ouvrières", cela n'exclut pas un rôle actif de critique de la part des scientifiques et techniciens concernés, cela veut dire seulement que sans la critique des masses ouvrières, cette critique ne peut aller bien loin. Une théorie de la critique interne de la science a été produite et s'est répandue ces dernières années chez les intellectuels français et même européens, qui est particulièrement retorse, d'où son succès. C'est celle du couple Science/Idéologie.

D'un côté celle-ci a permis des critiques de certaines "bouillies de chat" baptisées scientifiques, en particulier dans les "sciences dites humaines". Mais ceci à partir d'une conception de la science totalement élitiste et de mépris de la pratique des masses populaires (lamentablement "idéologique" comme en Mai 68 !!!)

Le problème c'est : Quelle idéologie guide le scientifique, sa conscience d'appartenir à une élite ou celle de sa place dans les rapports sociaux et la volonté d'y remédier ?

Remarque 2 : Je pense qu'il est utile d'insister sur le fait que s'il est répugnant pour un intellectuel de participer à l'élaboration de méthodes de manipulation des travailleurs, il n'est pas plus honteux pour un scientifique de reproduire les rapports sociaux en produisant des connaissances que pour un ouvrier de reproduire les mêmes rapports sociaux en produisant des automobiles.

IV - Conditions de travail et Ergonomie.

Glucksmann A. (*Temps Modernes*, Février 1974) :

"Le conflit entre "novateurs" et "conservateurs" bouleverse sans cesse les hiérarchies scientifiques. Ce n'est pas une raison de le prendre pour fondamental. Car sans cesse aussi elles se réconcilient : la nouvelle "science" qui a montré son efficacité sur le marché est tôt ou tard reconnue. La découverte de nouvelles terres remodelait les rapports entre propriétaires mais n'a jamais abouti à la collectivisation des campagnes. De même les petites "révolutions" techniques et scientifiques étendent finalement le monopole de la science, c'est-à-dire la désintellectualisation du travail manuel. De fait, les grands laboratoires privés aussi bien que ceux de l'État (au nom de l'intérêt collectif des capitalistes) s'entendent sans mystère à monopoliser l'innovation et la compétence traditionnelle. La rentabilité "absolue" de la science explique l'existence d'une part du profit capitaliste global consacrée à l'entretien des travailleurs intellectuels. La rentabilité "différentielle" de la science donne le cadre de la lutte pour le partage de cette part entre "travailleurs intellectuels" une fois le montant global de cette part fixé"

Cela me semble bien caractériser l'essence de la "révolution ergonomique". Mais si l'on examine les processus concrets de promotion de cette "révolution", on peut en dégager des éléments utiles

à l'alliance subversive, techniciens—scientifiques—travailleurs. C'est cela, entre parenthèses, qui a fait tout l'intérêt que j'ai pu retirer personnellement de mon travail au laboratoire et avec les équipes CECA, et l'intérêt éventuel du rapport que j'en fais, s'il est publié.

Cette possibilité tient à deux raisons intimement liées :

1°) Tout remaniement dans le despotisme capitaliste met en évidence les limites qu'imposent le Mode de production capitaliste, la production pour le profit, au développement de la production des valeurs d'usage et au progrès social.

A propos de la division du travail, Marx écrivait :

"Si la nature même de la grande industrie nécessite le changement dans le travail, la fluidité des fonctions, la mobilité universelle du travailleur, elle reproduit, d'autre part, sous sa forme capitaliste, l'ancienne division du travail avec ses particularités ossifiées (...). Mais si la variation dans le travail ne s'impose encore qu'à façon d'une loi physique, dont l'action, en se heurtant partout à des obstacles, les brise aveuglément, les catastrophes mêmes que fait naître la grande industrie imposent la nécessité de reconnaître le travail varié et, par conséquent, le plus grand développement possible des diverses aptitudes du travailleur, comme une loi de la production moderne, et faut à tout prix que les circonstances s'adaptent au fonctionnement normal de cette loi. C'est une question de vie ou de mort. Oui, La grande industrie oblige la société sous peine de mort à remplacer l'individu morcelé, porte douleur d'une fonction production de détail, par l'individu intégral qui sait tenir tête aux exigences les plus diversifiées du travail et ne donne, dans des fonctions alternées, qu'un libre essor à la diversité de ses capacités naturelles et acquises"

Les timides réformes de restructuration des tâches actuelles contribuent à mettre en évidence cette contradiction même si elles ne visent qu'au développement du profit.

A propos du Taylorisme, Lénine, en 1914, après en avoir dégagé l'essence anti-ouvrière ("Tous ces perfectionnements poussés se font contre l'ouvrier, ils visent à l'écraser et à l'asservir encore davantage, sans aller au-delà d'une distribution rationnelle et raisonnée du travail à l'intérieur de la fabrique") mettait en évidence un élément subversif du Taylorisme par rapport au capitalisme de son temps :

"Le capital organise et rationalise le travail à l'intérieur de la fabrique pour accroître l'oppression de l'ouvrier et augmenter ses bénéfices. Mais, dans l'ensemble de la production sociale, règne un chaos grandissant qui amène des crises, pendant lesquelles les richesses accumulées ne trouvent pas d'acheteur, tandis que des millions d'ouvriers dépérissent et meurent de faim parce qu'ils ne trouvent pas de travail" .

Si Lénine arrivait à trouver dans le Taylorisme l'ouverture d'une brèche dans laquelle pouvait s'engouffrer la subversion du capitalisme de son temps, a fortiori doit-on pouvoir en trouver dans l'Ergonomie, théorie de l'aménagement des conditions de travail dans un capitalisme au niveau de pourrissement encore plus avancé !

Effectivement, on peut en recenser pas mal, dont voici la liste non hiérarchisée :

- 1 - La reconnaissance de la force productive du travailleur par rapport à celle de la machine.
- 2 - L'intervention du "subjectif" du travailleur, c'est-à-dire la reconnaissance partielle par la science tournée contre l'ouvrier des idées de l'ouvrier.
- 3 - La reconnaissance de l'ouvrier comme producteur et pas seulement comme salarié dans l'échange (inégal !) : participation ouvrière à l'augmentation de la productivité / Conditions de travail améliorées, alors que l'échange à la Taylor était : participation ouvrière à l'augmentation de productivité / Augmentation de salaire (prime).

4 - La remise en cause de la technologie et des soi-disant scientifiques de l'organisation du travail.

5 - La notion même de confort dans le travail, par rapport à la fatalité soi-disant naturelle du travail dans la grande industrie.

6 - La notion d'interdisciplinarité pour le diagnostic et la transformation pratique, par rapport à la taylorisation des sciences.

7 - La réalisation pratique de l'idée de médecine préventive, l'approfondissement de la remise en cause de la séparation médecine/travail.

8 - La mise en évidence de la débilite de la recherche sur l'homme (à part celle sur la manipulation de l'homme, qui elle, se porte bien, au moins en quantité, merci !).

2°) Non seulement ces brèches sont nombreuses, mais en plus, c'est dans la tempête que la "révolution ergonomique" est promue : la contestation de la classe ouvrière et des intellectuels. Le capital ayant besoin d'une improvisation rapide devant cette tempête, cela permet que dans ces brèches s'infiltrent au niveau même des ergonomes officiels des éléments de pratique subversive qui, morcelés, liés à d'autres éléments, coupés du mouvement de masse, sont récupérés par le capital, mais qui peuvent servir, systématisés et épurés, à la définition d'une théorie subversive de l'aménagement des conditions de travail, capable de contribuer la division des techniciens et scientifiques et l'union d'une partie d'entre eux aux travailleurs dans une pratique de changement de l'usine, car s'appuyant sur leur aspect productif et leur révolte pour rejeter leur aspect de contrôle de la production de profit.

En même temps, il est intéressant de bien dégager, comme épouvantail monstrueux et bête, l'essence tayloriste de l'Ergonomie qui est en train de se constituer, au moment où les fils de Taylor cachent papa dans un placard et font croire qu'il est mort pour recueillir sans mérite les sous de l'héritage.

C'est cette méthode que je me suis efforcé de suivre dans l'analyse des méthodes de l'aménagement ergonomique mises en œuvre par les équipes CECA, avec comme critère de séparation entre théorie subversive et neo-taylorisme, ce qui a été écrit plus haut.

Un discours sur l'Ergonomie se répand actuellement à grande vitesse chez les techniciens, cadres, assistantes sociales, conseillères du travail, inspecteurs du travail, médecins du travail, formateurs, etc. Certains des ces gens cherchent la vérité et une société meilleure. La mise en évidence des contradictions de l'Ergonomie officielle peut leur être utile.

Dans la synthèse qu'on peut faire des éléments subversifs développés dans la pratique ergonomique officielle, on ne trouve pas, du fait même de son caractère officiel, de sa subordination à l'accord patronal, le rapport aux masses ouvrières en mouvement.

La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a !

Mais justement, tout l'intérêt de ces éléments subversifs, c'est qu'ils peuvent contribuer au murissement des mouvements de masse.

Gardant le reportage sur la pratique des différentes équipes rencontrées pour un autre texte, je ne donnerai ici qu'un tableau Neotaylorisme - Synthèse des éléments subversifs de la pratique ergonomique officielle :

Neotaylorisme

Problématique du système homme-machine.

Comme dit Faverge, en introduisant le concept - banalité de Fiabilité des systèmes homme-machine, on a ainsi une "ergonomie réaliste" développant à la fois profit et confort.

Interdisciplinarité Physiologie du travail, plus Technologie, plus Sciences humaines.

Ces dernières masquent systématiquement les contradictions de l'usine capitaliste et, ou bien assimilent l'homme à des mécanismes de traitement et de production d'informations, l'intérieur du système des machines, ou bien sont de simples techniques de manipulation des travailleurs et de contrôle de la production de profit.

Pratique conjointe et "complémentaire" de la modification des postes de travail et de la sélection des travailleurs.

Simple remaniement et recyclage de la hiérarchie, intégrant si besoin, quelques "bons" syndicalistes.

Participation ouvrière réduite à un pompage d'informations et d'idées selon le principe "l'ouvrier est un con mais on peut toujours lui extirper quelque chose", ou à la collaboration de classe.

Synthèse des éléments subversifs produits par l'ergonomie officielle

Le travailleur = la réelle force productive, d'où la nécessité de partir de ses besoins et de ses idées tirées de sa pratique pour la transformation des conditions de travail, de développer les méthodes et outils de mesure qui lui sont nécessaires.

Interdisciplinarité liée à ce point de départ, donc comprenant essentiellement la physiologie du travail (dont la toxicologie) et la technologie industrielle. Tout est soumis à la critique des travailleurs, y compris les méthodes de mesure et de diagnostic.

Exclusion du domaine de l'intervention ergonomique de la sélection des travailleurs car, comme le dit si bien Taylor, les travailleurs seraient incapables de se sélectionner eux-mêmes. Au contraire, adaptation des postes à toute la population ouvrière concernée.

Globalité de l'intervention ergonomique à partir du point de vue global des travailleurs.

Critique du "savoir" du management, de son organisation du travail soi-disant scientifique. Mise en évidence du fait que tous les dysfonctionnements retombent sur l'O.S.

Restitution aux travailleurs de ce qui est vrai et utile dans la science, c'est-à-dire non un recyclage des cadres et techniciens, mais l'acquisition par les cadres et techniciens avec les travailleurs d'un point de vue nouveau qui permette le développement d'une pratique commune de remise en cause des conditions de travail de la "soumission réelle du travail au capital".

Cet ensemble peut constituer une conception cohérente de l'ergonomie officielle, Elle est à mettre en œuvre dans le cadre des contradictions actuelles de l'usine capitaliste, et plus précisément dans le cadre d'accords directions-syndicats.

On peut parler à son propos de risques de récupération. Tout peut être en effet perverti, transformé en pure démagogie. Mais toute pratique dans l'usine, au cours de laquelle les travailleurs sont considérés collectivement comme êtres pensants (et non individuellement dans le cadre de tentatives de division) et pas seulement comme moutons juste capables de voter et d'obéir, est subversive.

Une telle ergonomie officielle peut être un arrière utile au développement d'une "ergonomie dans les mouvements de masse"

Dans la Russie du 19^e siècle, la réforme tsariste de l'abolition du servage a été une brèche dans laquelle s'est engouffrée l'initiative des masses, paysannes et des intellectuels populistes pour une réelle et totale abolition du servage.

Pourquoi l'"adaptation du travail à l'homme" ne serait-elle pas une brèche pour l'"adaptation du travail à la communauté ouvrière réelle en formation" ? Pourquoi les techniciens et ingénieurs seraient-ils tous incapables de travailler à "redessiner l'usine" avec les travailleurs ?

V - Pour des expériences types

En conclusion, je proposerais trois axes de travail :

1/ Une discussion systématique des problèmes de méthodologie de l'intervention ergonomique

Dans la situation actuelle, je pense que la discussion des expériences pratiques d'intervention ergonomique nécessite celle des concepts mis en œuvre pour les analyser. Ces concepts me semblent en effet bien plus flous, contenir bien plus de pièges que, par exemple, ceux de la physiologie du travail :

- Condition de travail ;
- Demande sociale ;
- Participation ouvrière ;
- Science, scientifiques, techniciens ;
- Méthodologie pratique ;
- Formation ergonomique ;
- Pénétration de l'ergonomie dans les entreprises ;
- etc.

Nous nous proposons, dans l'introduction, de ramener Dieu sur terre dans le domaine de la théorie de l'intervention ergonomique. Nous pensons avoir contribué à le faire pour quelques concepts fondamentaux et c'est en ce sens que ce texte peut être une introduction utile à la discussion dans le laboratoire.

La conclusion de ce texte pourrait être résumée ainsi : dans la situation actuelle il y a deux voies dans l'intervention ergonomique : le neo-taylorisme, la voie de la combinaison de l'intervention ergonomique dans les mouvements de masse et d'une ergonomie officielle bien déterminée.

Dans un laboratoire officiel comme le nôtre, il me semble important de discuter en détail de cette seconde voie et de la façon de s'y engager.

De plus, je conçois le rapport que je rédige actuellement comme devant présenter la synthèse de tous les éléments de cette bonne ergonomie officielle qu'on trouve dans la pratique des équipes CECA. Il m'est absolument nécessaire d'avoir une discussion sur cette conception avec tous les membres du laboratoire.

2/ La critique systématique de l'application des "sciences humaines" à l'Ergonomie

Dans ce texte orienté vers la méthodologie, nous n'avons abordé que par la bande les problèmes concernant le contenu même des "sciences" qui participent à l'Ergonomie. Dans le néo-taylorisme en constitution, les "sciences humaines", et surtout la psychologie industrielle, donnent le point de vue global de toute intervention ergonomique partielle et sont le pont entre les théories de la manipulation des travailleurs issues du Taylorisme et l'Ergonomie.

La critique concrète de celles-ci est importante, non pour les travailleurs auxquelles elles sont étrangères radicalement, mais pour les intellectuels qui ont un rapport avec les conditions de travail.

3/ Enfin et surtout, des expériences-types de travail commun ergonomes-communautés ouvrières en lutte, car fondamentalement, ce ne sont pas les écrits qui font avancer les idées, mais les actes.

Bibliographie

Cahiers de la Gauche Prolétarienne — Avril 1969 (collectif), De la révolte anti-autoritaire à la révolte prolétarienne.

André Glucksmann : Nous ne sommes pas tous des prolétaires, *Temps Modernes* - Janvier-Février 1974.

André Gorz : a - Caractères de classe de la science et des travailleurs scientifiques, *Temps Modernes* — Janvier 1974 ; b - Technique, Techniciens et lutte des classes (dans *Critique de la division du travail*, Le Seuil)

A. Gramsci : *Le mouvement Turinois des conseils d'usine ; Problèmes de la vie culturelle* (dans *Œuvres choisies* — Librairie Rousseau — Genève)

Pierre Kropotkine : *Champs, Usines et Ateliers, ou L'industrie combinée avec l'agriculture et le travail cérébral avec le travail manuel*, Ed. Stock - 1910

Lénine : *Le système Taylor* (dans *Œuvres choisies* - T. 20 - Ed. de Moscou)

Maria Antonietta Macciocchi : *Pour Gramsci*, Le Seuil.

Mao Tse Toung : *De la Pratique*.

Stephen Marglin : "What do Bosses do ? Origins and functions of hierarchy in capitalist production", dans *Critique de la division du travail* (Le Seuil).

Karl Marx :

- *Thèses sur Feuerbach - Le Capital* - Livre I — T. II - III - IV, Ed. Sociales.

- *Fondements de la critique de l'économie politique*, Ed. Anthropos - T. II.

- *Un chapitre inédit du capital*, Coll. 10-18.

Charles Piaget : *Lip*, Ed. Stock.

{1974-JT-T01} L'intervention ergonomique : question de méthodes, texte proposé à la discussion au Laboratoire de Physiologie du travail et d'Ergonomie du CNAM, Février.

Taylor : *La direction scientifique des entreprises*, Ed. Marabout

Franco Venturi : *Les intellectuels, le Peuple et la Révolution : Histoire du populisme russe au XIXe siècle*, Ed. Gallimard.

La santé ne se paye pas, la nocivité s'élimine, Traduction extraite de "*Il Lavoratore Metallurgico*" — Juillet 1971.

Theureau J. *Rapport intérimaire sur "La méthodologie de l'aménagement ergonomique du travail industriel"* (non publié).